

Arrivés en chambre, nous avons juste eu le temps de déballer nos affaires avant de repartir du même pas vers d'autres démarches administratives. Toujours sous le commandement de notre sergent-chef, direction l'infirmerie pour y faire l'objet d'une étude médicale poussée et approfondie. D'une manière scientifique, les gardiens de la santé publique allaient déterminer de manière irréfutable notre aptitude à supporter la dure préparation militaire qui nous attendait.

Après une attente longue et ennuyeuse, ce fut enfin mon tour. Je rêvais d'une quinte de toux grasse, d'une respiration haletante ou gênée, d'une faiblesse de dernière minute, d'un cœur emballé, d'une rotule rouillée, mais évidemment, je n'eus aucun de ces symptômes :

- Mettez les bras à l'horizontale devant vous, et fléchissez les jambes dix fois. Pouls normal. Suivant !

Je passai dans la salle à coté. On me fit subir la classique analyse d'urine. Normale aussi. Décidément, je n'avais pas de chance, j'étais en pleine forme. Je passai ensuite devant un médecin, un appelé militaire lui aussi, une sorte d'armoire à glace d'un mètre quatre-vingt-dix, sympathique comme une porte de prison. Il me donnait des ordres et visiblement il aimait ça. Il parlait entre ses dents, comme pour me forcer à le faire répéter, chose qu'il faisait en hurlant, sans oublier d'ajouter d'un ton méprisant la classique phrase qu'il devait sortir au moins cent fois par jour à ses clients :

- Les oreilles, c'est comme les pieds, ça se lave !

La visite se termina dans une salle de soins où m'attendaient un infirmier et ses seringues pour les traditionnels vaccins. Cela ne me faisait pas peur, mais ce ne fut pas le cas pour les autres. Beaucoup paniquaient à l'idée d'être piqués. D'autres (souvent les grosses brutes)

tombaient carrément d'émotion avant, pendant, ou après l'injection.

Nous avions la panoplie complète. Restait à nous habiller. C'est notre sergent-chef qui nous expliqua comment il fallait procéder. Car n'allez pas croire que revêtir une tenue « de combat » est une chose élémentaire et simple. Pour s'en persuader, il suffisait d'observer nos airs perplexes pendant les explications.

Contre toute attente, les explications étaient en effet d'une incroyable complexité. Il y avait des lacets à nouer un peu partout et à des endroits inattendus, des bas de vestes à rouler. L'habillement répondait à un formalisme strict auquel nous devons nous conformer jusqu'à l'extrême. Chaque explication était accompagnée de la punition qui allait sanctionner une non conformité. Et c'est ainsi qu'à presque vingt-quatre ans, j'appris que je pouvais être puni si mes lacets dépassaient de mes brodequins.

C'est étape par étape que nous avons appris à nous habiller convenablement. Lorsque nous avons découvert tous les motifs de punition relatifs à la seule tenue vestimentaire, nous nous sommes dit tout de suite que cette panoplie avait dû être inventée dans le but inavoué de nous planter d'une manière ou d'une autre.

Une fois cette séance d'habillage réglementaire achevée, le sergent-chef nous distribua des bouts de velcro de couleur kaki sur lesquels était inscrit notre propre nom. Ce velcro devait être posé sur la bande cousue sur la partie gauche sur notre veste. Plus qu'un moyen d'identification, ce velcro était un outil de punition. Le gradé qui voulait punir un appelé pouvait ainsi se saisir d'un bout du velcro, le décoller de la poitrine du condamné, et le ranger dans sa

poche. Le soir, le cadre alignait les velcros sur la table et choisissait les punitions pour chacun des condamnés.

La séance d'habillage dura bien trois quarts d'heure. Après nous avoir inculqué ce savoir élémentaire, le sergent-chef resta quelques minutes en notre compagnie, répondant de bon cœur à toutes les questions que nous nous posions. Les remarques ironiques allaient bon train sur nos dégaines à chacun.

Lorsque le sergent-chef nous quitta, nous étions entièrement sereins et rassurés sur notre avenir militaire. Nous étions presque motivés pour entamer notre période d'instruction. Je me surprénais à penser que ce séjour spécial pourrait finalement être très intéressant. Les copains de chambre étaient du même avis, même si chacun aurait tout de même préféré recouvrer sa liberté.

Fatigués, nous nous sommes tous allongés dans l'espoir de récupérer un peu. Je fermai les yeux et m'endormis profondément avec cette dernière pensée : vraiment, l'armée de l'air, c'est bien !

Une toute petite heure plus tard, je fus réveillé en sursaut par un bruit que je n'avais pas réussi à identifier. J'ouvris les yeux et fixai le plafond blanc de ce que je croyais être celui de mon appartement.

Il y eut encore le silence pendant une ou deux secondes, puis le bruit résonna à nouveau dans tout le bâtiment. Il s'agissait en fait des hurlements d'un dément, diffusés et amplifiés par les hauts-parleurs du bâtiment :

- RASSEMBLEMENT IMMEDIAT ! TOUT LE MONDE DEHORS ! DEHORS !

Quelle angoisse ! Je n'étais pas dans mon appartement, mais bien à l'armée. Tous les autres s'étaient réveillés de la même façon que moi, au bout d'une heure de sommeil à peine. Tous, apparemment, avaient fait le même rêve :

- Bordel ! Je rêvais que j'étais chez moi, me dit David d'un air grognon.

Nous étions tous surpris par l'intonation de la voix provenant du haut-parleur, par les menaces verbales et les insultes. Et les cris continuaient de plus belle !

- PLUS VITE ! DEHORS TOUT LE MONDE !

Je devais cauchemarder. Ce n'était pas possible autrement. Mais les cris, les insultes et les menaces semblaient étonnement réels. Nous pensions tous que ce manège devait être une blague, une sorte de bizutage.

- Oui ! C'est ça ! Ce doit être un bizutage, c'est pour rire !

Toutefois, dans le doute, nous nous sommes appliqués à obéir à ces ordres donnés avec tant de véhémence et nous nous sommes tous habillés pour sortir. Mais la fermeture éclair neuve de ma parka mettait de la mauvaise volonté à se fermer correctement. J'essayais par tous les moyens de la manœuvrer, tout en sursautant à chaque hurlement. Je perdais de précieuses secondes.

Déjà, quatre gars de la chambre étaient dans le couloir et se ruaient dans l'escalier, affolés. Lorsque ma fermeture éclair se décida enfin à fonctionner correctement, je les suivis avec trois de mes compagnons. Nous n'étions pas encore arrivés à l'escalier que notre sergent-chef nous stoppa net. Il semblait tout aussi paniqué que nous :

- Vos fourreaux, vos fourreaux ! Vous n'avez pas mis vos fourreaux !

En effet, les fourreaux bleus brodés d'ailes dorées que nous devions mettre sur les épaules manquaient à notre panoplie. D'un seul homme, nous avons fait machine arrière pour retourner ventre à terre à nos armoires. Il fallut ouvrir la porte de la chambrée puis celles de nos armoires cadenassées. Il me sembla que ça durait une éternité. Il fallut ensuite trouver et mettre nos fourreaux sur les épauettes avant de reprendre le chemin de la sortie. Nous n'avions pas encore fait dix mètres dans le couloir, qu'un cadre me saisit par l'épaule et cria au scandale en voyant ces fameux fourreaux sur mes épaules :

- VOUS NE LES MERITEZ PAS ENCORE ! POUR QUI VOUS PRENEZ VOUS ? RETIREZ CA TOUT DE SUITE !

Je ne comprenais plus rien ! Les cris du gars sur nos personnes, et sur la mienne en particulier avaient ameuté d'autres cadres qui ajoutaient leurs beuglements à la confusion déjà grande. Mes deux compagnons et moi-même étions au cœur d'un drame et nous ne savions toujours pas pourquoi. Les cadres étaient comme déchaînés et je craignis une seconde d'être lynché pour avoir profané je ne sais quel rituel sacré. Tout à coup, notre sergent-chef surgit de l'escalier et courut à notre secours :

- On se calme ! On se calme ! C'est moi qui leur en ai donné l'ordre. Je me suis planté. On se calme.

Nos bourreaux nous lâchèrent finalement, l'écume au coin des lèvres. Nous sommes tous les trois repartis dans notre chambre, très choqués par cet incident incroyable. Le sergent-chef nous présenta ensuite ses excuses et nous expliqua la cause de tous nos problèmes. On ne pouvait porter les épauettes brodées d'ailes dorées qu'après la période d'instruction. C'était un peu comme une

reconnaissance de notre mérite, ou quelque chose dans ce goût-là. Hélas, ce détail lui avait quelque peu échappé.

Evidemment, suite à cet incident regrettable, c'est en bons derniers des deux cents nouveaux appelés que nous avons rejoint la place du rassemblement. Les cent quatre-vingt-dix-sept autres gars étaient déjà tous alignés, aux ordres de cadres agités et hystériques qui donnaient les premières instructions en gueulant comme des veaux.

Ignorant tout de notre infortune, les cadres nous accueillirent bien entendu à bras ouverts. En quelques secondes, je fus poussé au dernier rang d'une colonne. Un cadre nous expliqua alors comment marcher au pas, pendant qu'un autre observait les rangs en hurlant :

- Ah là là là ! C'est pas aligné ! Quelles burnes !

Son collègue continuait les explications :

- A « une », vous devez marcher avec le pied droit, à « deux », le pied gauche. A l'ordre préparatoire « En avant », vous vous préparez à démarrer. A l'ordre : « Marche », vous démarrez par le pied gauche !

Il passa aussitôt à la pratique :

- En avant : marche !

S'ensuivit une gigantesque bousculade durant laquelle chaque appelé marchait sur les pieds du gars devant lui, tandis que les cadres hurlaient de plus belle. Pendant ce temps, nous essayions de marcher sans nous étaler, sans écraser le talon du gars devant, ni bousculer ceux d'à côté. Lorsque le cadre fit stopper la marche, plusieurs dizaines de collisions se produisirent à l'arrière.

Nous venions de stopper devant un grand bâtiment. Le cadre reprit ses explications :

- Vous allez maintenant "déboîter" dans le bâtiment qui se trouve à votre droite. C'est-à-dire que, colonne par

colonne, vous allez quitter la formation pour entrer en file indienne dans le bâtiment. Première colonne, déboîtez !

Timidement, la première colonne se détacha de la formation pour courir en file indienne vers l'entrée du bâtiment. J'en faisais partie. J'étais en queue de la première colonne. A ma hauteur, un cadre hurla quelque chose du genre :

- Le dernier tape sur l'épaule du premier.

J'avais beau chercher, tout en courant, je ne pigeais pas du tout ce que cela signifiait. Je continuais donc à courir, lorsque je fus rappelé séance tenante :

- Eh ! Le dernier, là. Le petit gros à lunettes. Revenez ici ! Bien que ne me considérant pas si gros, je me sentis visé. J'étais le seul à courir, le seul à porter des lunettes, et le dernier de la colonne. Je revins donc en arrière pour voir ce qu'on me voulait :

- Ch'parle français, non ?

Ma réponse fut affirmative, mais mitigée tout de même. Il reprit :

- Quand on est dernier de colonne, « on tape sur l'épaule du premier », compris ?

J'avais beau réfléchir, je ne voyais toujours pas ce qu'il voulait de moi. Taper sur l'épaule du premier... Du premier de quoi, et pour quoi faire ? Devant mon air dubitatif, le cadre précisa. En fait, le dernier d'une colonne en train de déboîter devait taper sur l'épaule du premier de la colonne d'à côté pour lui donner le signal du départ. Expliqué en ces termes, cet ordre revêtait enfin tout son sens.

- A vous maintenant !

Je me replaçai un peu en arrière, et exécutai le geste voulu.

- Oh ! Recommencez ! On n'est pas des pédés ici. Alors vous allez retaper sur l'épaule de vot' copain et plus fort que ça ! Exécution !

Je me replaçai cette fois à mon point de départ et exécutai les ordres tout en donnant à mon camarade d'infortune un coup tellement fort qu'il fit voler son calot.

- Voilàààà ! C'est bien !